

Conférence du 10 février 2011. Assemblée nationale.

Annick Azerhad est agrégée de Lettres modernes et docteur en Littérature française et comparée. Elle a enseigné onze ans en « zone prévention violence ». Dans les quinze établissements de nature très différente où elle a exercé, elle a constaté que les préjugés étaient omniprésents et que l'Ecole contribuait à les véhiculer. Mais, selon elle, il existe des moyens de lutter contre ce phénomène. Encore faudrait-il accepter de rendre à l'Institution la vocation qui aurait dû toujours rester au premier plan : celle d'instruire les individus, d'élever chacun d'entre eux, conformément à l'étymologie du verbe, quelles que soient leurs origines sociales ou géographiques..

N.B. : dans le texte ci-dessous, l'oralité de la prestation de l'oratrice a été conservée.

« L'Ecole a-t-elle encore un rôle à jouer dans la lutte contre les préjugés ? »

La question pourrait paraître surprenante puisque le principe de l'Ecole est d'instruire, d'apprendre à penser pour faire disparaître les préjugés et faire progresser l'humanité.

Mais à y regarder de plus près, l'interrogation est tout à fait pertinente et l'adverbe « encore » qui l'accompagne témoigne d'un regard désabusé sur une réalité inquiétante.

Le rapport élaboré sous la direction de l'inspecteur Obin, à la demande du Ministère de l'Education nationale, et diffusé en 2004, a bien montré que l'Ecole est devenue dans moult endroits le lieu où s'expriment voire sont revendiqués des préjugés.

Le rapport du Haut Conseil de l'Intégration de 2010 a un titre significatif : « Les défis de l'intégration à l'Ecole ». Il montre que la situation n'a guère changé depuis l'enquête précédente : elle s'est même aggravée.

Enfin, les discours des politiques et des médias, les réactions du citoyen, mais aussi les nouvelles missions qui incombent maintenant à l'École se fondent sur les préjugés véhiculés dans notre société consumériste. On ferme également les yeux devant la montée du communautarisme - quand on ne tend pas à l'entretenir.

De quoi s'agit-il ?

Plusieurs problèmes majeurs se posent à l'Ecole et sont intrinsèquement liés.

En premier lieu, les manifestations de sexisme, de communautarisme, d'antisémitisme, d'homophobie font partie du quotidien d'élèves dans de nombreux établissements scolaires français.

Mais les revendications liées à une appartenance à une classe sociale ne demeurent pas en reste. En schématisant on distinguerait trois grandes catégories.

La première serait composée d'une élite intellectuelle capable de penser le monde (elle devient une peau de chagrin).

La deuxième comprendrait des gens qui possèdent des biens matériels à profusion et qui, de ce fait, se considèrent comme supérieurs aux « autres », aux êtres incapables de s'insérer dans le monde moderne où la finance est reine (comprenez les intellectuels dépassés par la réalité) tout comme à ceux qu'ils perçoivent comme une « populace » infréquentable ...

La troisième regrouperait des gens qui ne possèdent rien et qui seraient des « victimes »...

Enfin, et ce n'est pas le moins inquiétant, un préjugé domine la nature des missions qu'on donne à l'institution scolaire : l'Ecole n'aurait plus pour objectif premier de former des citoyens autonomes, responsables, capables de penser le monde et de s'insérer dans la société. Cette institution deviendrait une machine à délivrer des diplômes susceptibles de garantir l'accès à un emploi. Il ne s'agit plus de faire prendre de la distance et de la hauteur à l'élève. On le plonge dans ce qu'il voit au quotidien.

Car la grande affaire du moment et le maître mot sont d'« orienter » et de bien orienter. Alors que bon nombre d'entre nous sommes désorientés devant la tournure que prennent les événements et ignorons de quoi demain sera fait, nous voilà sommés de donner un fil d'Ariane aux jeunes dans un labyrinthe dont les composantes ne cessent de changer et changeront encore.

Voilà l'obsession qui domine les décisions et la pensée politique, tous partis confondus. Le savoir, l'instruction ne sont plus au centre du système éducatif. L'évolution des programmes et la diminution des horaires par discipline le prouvent. La notion d'instruction publique – rappelons que c'est ainsi qu'était désignée l'Education nationale – est devenue bien archaïque pour ne pas dire obsolète.

Ces problèmes que constituent le refus de l'Autre et de ce qu'il pourrait représenter, le repli sur soi dans le cadre d'un groupe de quelque nature qu'il soit, et le changement des missions de l'Ecole sont intrinsèquement liés.

Avant de proposer quelques pistes de réflexion qui permettraient, me semble-t-il, de sortir de l'impasse dans laquelle nous nous trouvons, il convient de donner quelques exemples concrets qui donneront une idée plus précise de ce qui se passe à l'École.

J'insiste sur la nécessité de rester dans le domaine concret car le principe du préjugé (c'est-à-dire le fait de formuler un jugement avant de connaître ce dont on parle) est à l'origine, malheureusement, des décisions qui sont prises la plupart du temps par des gens qui ne sont pas sur le terrain et qui voient les choses – et les jugent – de trop loin.

Pour les préjugés sexistes, communautaristes, on pourrait multiplier les exemples tant ils sont légion et se manifestent au quotidien.

Ce qui est frappant, c'est qu'ils sont exprimés voire revendiqués sans aucune vergogne.

Il est, par exemple, extrêmement inquiétant de voir que des jeunes filles ont intégré dans leur comportement et leur manière de penser la supériorité de l'homme sur la femme.

Ainsi, des élèves d'un lycée étiqueté « zone prévention violence » n'hésitaient pas à m'expliquer le plus naturellement du monde qu'il était nécessaire de baisser les yeux lorsqu'elles passaient dans la rue devant un ou plusieurs garçons. C'était là, je cite, « une marque de respect ».

Il faut ajouter, pour compléter le tableau, qu'elles n'étaient pas les plus farouches dans leur comportement à l'égard de la communauté éducative. Nombre d'entre elles avaient dû être rappelées à l'ordre pour insolence. Je puis vous assurer que devant les enseignants de sexe masculin, elles ne baissaient pas les yeux....

Il m'était impossible de les convaincre bien qu'elles eussent d'ordinaire confiance en moi et que nos relations fussent très bonnes. Leur volonté de me faire comprendre et adopter leur point de vue était telle que j'avais reçu après le cours, dans mon casier en salle des professeurs, une lettre fort courtoise, presque suppliante, de l'une d'elles visant à me remettre dans le droit chemin et à m'expliquer de nouveau ce que, visiblement, j'avais du mal à comprendre et à accepter.

2^{ème} exemple : dans un établissement plus prestigieux accueillant des élèves ayant obtenu la mention bien ou très bien au baccalauréat, une étudiante s'insurgeant contre le succès du roman *Da Vinci Code* prononçait la phrase suivante : « on s'en prend toujours au Vatican alors qu'on ne parle jamais des "crimes des Juifs" ». Quand je lui demandai de quels "crimes"

il s'agissait, elle me rétorqua, désarçonnée : « je ne sais pas mais.... » d'où ma réponse laconique « vous ne savez pas ... mais ... Voilà qui n'est guère explicite.... »

Autre exemple : une des insultes qui se généralise et qui fait rage dans de très nombreux établissements consiste à dire d'un élève qu'il est « intello ».

Inutile de vous dire que quand je m'avise d'expliquer qu'il ne s'agit pas d'une insulte mais que le terme est plutôt flatteur, je passe souvent pour une extra-terrestre.

Ce mépris de la connaissance amène à des questions ahurissantes posées par des élèves de Terminale ES (censés donc s'intéresser à l'Histoire et à l'économie) : ils ne comprennent pas pourquoi on a placé l'Etat d'Israël en Palestine et pourquoi ce pays a été « colonisé » ...

Comment a-t-on pu arriver à une telle ignorance, à de tels préjugés au sein d'une institution qui est censée les combattre ?

Il faut dire que ces préjugés sont partagés par des adultes y compris ceux qui enseignent.

Je passe sur le sentiment de ces adultes qui pensent que lorsqu'un élève est issu d'un milieu social défavorisé, il est inutile de lui inculquer le goût d'apprendre et le goût du savoir. On le voit à travers la réaction d'un professeur, dans le docu-fiction *Entre les murs* de Laurent Cantet. « Il a d'autres problèmes à régler », entend-on dire.

Mais qui dit que le savoir, la littérature ne l'aidera pas à s'extirper de ses problèmes ?

Je passe sur le cas de nombre de ces adultes persuadés que réfléchir à la préparation d'un cours, préparer une séquence c'est-à-dire élaborer une progression, corriger des copies, maîtriser une classe, ce n'est pas du travail. Ces adultes mal informés ou peu au fait de ce qu'est un travail intellectuel et des qualités humaines que sa mise en œuvre nécessite en cours sont à l'affût de la moindre faille, réelle ou supposée, de l'enseignant. L'enfant est roi et se trouve au centre de la classe.

Sauf qu'à devoir considérer trente ou trente-cinq « centres » dans une même salle, le professeur est décentré !

Les récriminations à l'égard de ceux qui sont considérés maintenant comme des prestataires de service et non plus comme des individus susceptibles de former des êtres humains en devenir sont aujourd'hui monnaie courante. Les bureaux des chefs d'établissements et les

rectorats croulent sous les lettres ou les courriels de plaintes ou de délation... Nous vivons une époque formidable !

Ce qu'il convient de retenir dans ce cas précis, c'est que la tâche qui incombe à l'enseignant de vaincre les préjugés est rendue plus difficile dès lors qu'il est frappé de suspicion....

Les récentes transformations de la formation des maîtres mettent devant les classes des professeurs stagiaires mal préparés qui auront bien du mal à lutter contre les préjugés de leurs élèves. Ils seront les faibles piliers d'un bien fragile édifice...

Pour que l'Ecole puisse devenir un vrai rempart contre les préjugés encore faudrait-il que chacun fasse abstraction des siens

Je reste sceptique devant l'appellation « usagers » de l'Ecole pour qualifier les élèves et les parents d'élèves dans la terminologie qui est en cours. Cette désignation donne à penser que aller à l'école n'est pas un acte fondamental qui permettra à l'individu de s'élever – c'est bien l'étymologie du mot élève qui est remise en question ici car un élève est amené à s'élever intellectuellement. Se rendre au collège ou au lycée devient un acte comparable à celui de prendre le bus ou le métro. On y ferait alors ce qu'on veut, on irait où on voudrait, on aurait alors beaucoup de droits mais bien peu de devoirs !

Ce n'est pas pour autant que les enseignants sont exemptés de leurs devoirs, celui de faire leur travail bien sûr, mais aussi celui de respecter la neutralité politique du lieu où ils enseignent.

Je ne m'attarderai pas sur des projets prétendument pédagogiques qui ont pour objet de stigmatiser telle ou telle population ou tel pays en prétendant qu'il y a des bons et des méchants.

Les exemples mériteraient la rédaction d'un livre. Il serait temps d'aborder ce grave problème car la question scolaire construit notre république et notre démocratie

QUE FAIRE ?

L'Ecole se doit d'être le dernier rempart dans la lutte contre les préjugés. C'est son rôle.

Mais pour cela, une sorte de Révolution intellectuelle doit être menée.

Sans vouloir créer d'ores et déjà créer une école utopique où tous les milieux sociaux se côtoieraient (les parents seraient les premiers à le refuser, cela s'est déjà vu), il est encore possible d'agir en redonnant à cette noble institution les missions qui sont et qui auraient toujours dû être les siennes.

Il s'agit de rappeler ce qui unit et non ce qui séparerait les élèves vivant dans un même pays.

Au lieu d'insister d'une manière incessante sur ce qui différencie chaque élève de l'autre en raison de son origine ethnique réelle ou supposée, il s'agit de montrer que chaque être humain se pose les mêmes questions existentielles sur le sens qu'il tente de donner à sa vie, sur celles qu'il se pose sur son être – surtout lorsqu'on est adolescent –, sur sa relation individuelle à autrui (j'insiste bien sur l'adjectif « individuelle » : il ne s'agit pas d'une relation de groupe à groupe érigée sur des présupposés géographiques, ethniques, sexistes ou je ne sais quoi encore....)

La relation au savoir et aux autres élèves dans une classe doit se fonder sur une approche personnelle, réfléchie, d'être humain à être humain.

Il n'y a rien de plus méprisant que de considérer qu'un élève est enfermé dans ses origines et qu'il doit aveuglément obéir au déterminisme social et culturel qui préside à sa naissance. C'est la raison pour laquelle je ne suis pas favorable à l'enseignement de la langue dite d'origine de l'élève. Pourquoi donc enseigner à l'Ecole ce que l'élève peut apprendre chez lui ? D'autant que si l'on en croit les rapports des ministères que j'ai cités au début, cette expérience n'enrichit pas l'élève. Mal contrôlée, elle l'isole dans sa dite différence et le soumet à une autre autorité qui n'est pas forcément conforme à celle de la République.

Par ailleurs, cette vision de l'enseignement me fait penser aux cours de couture qu'on infligeait aux petites filles en raison de leur sexe, il y a bien longtemps. Elle rappelle les programmes destinés aux jeunes filles destinées à être, en vertu de leur naissance, de bonnes ménagères... Grâce aux féministes, on a pu mettre fin à ce type de ségrégation sexiste.

Pourquoi donc y substituer une nouvelle classification des élèves ?

Il n'y a rien de plus méprisant que de laisser entendre à un élève qu'il est une victime et que tout lui est dû en vertu de ce statut – c'est là la grande mode qui sévit aujourd'hui : cela inhibe en lui tout désir de faire un effort, d'apprendre, de s'élever donc et cela ne génère que de la haine. L'échec scolaire s'ensuit.

Je parle dans ce domaine de tous les élèves : certains sont victimisés pour leurs origines géographiques, d'autres pour leurs origines sociales, les autres seraient les victimes supposées de la société – notion bien vague – ou de méchants adultes qui font partie du « système » ...

Mettons-nous un instant à leur place : nous avons quelques années de moins, nous sommes des êtres en devenir et on nous explique que nous sommes des victimes parce que nos parents l'ont été, que le système quoi que nous fassions ne nous laissera aucune chance. Aurions-nous envie de faire un effort ?

Si on explique, en revanche, que grâce aux mots, grâce à la maîtrise du langage, à l'analyse que celle-ci va permettre d'opérer, nous allons mieux nous comprendre, mieux comprendre ce qui nous entoure, mieux comprendre les mécanismes de l'histoire, mieux analyser les réactions de l'autre et les nôtres, et donc acquérir une force intérieure plus grande, n'est-ce pas plus stimulant ?

Au lieu d'être dans une indignation stérile qui conduit au ressentiment et à la violence, les élèves sont alors dans un projet d'élévation – j'insiste encore, n'est-ce pas là le sens de l'appellation « élève », celui qui est amené à s'élever ?

Rien n'est plus agréable que de voir des élèves se passionner pour *Zadig* le conte philosophique de Voltaire où les interrogations sur la notion de providence scandent le récit, où le savoir est célébré sous toutes ses formes, où la recherche du mot juste pour rendre compte de la réalité et pour communiquer avec autrui est au cœur de l'œuvre. Je puis assurer que dans les établissements les plus difficiles, c'est l'œuvre dont l'étude connaît le plus de succès.

Voilà qui est plus intéressant qu'un pseudo débat organisé entre des footballeurs en pantoufles supporters des joueurs marocains ou des joueurs maliens dans le docu-fiction de Laurent Cantet *Entre les murs*. Ce débat stérile à tous points de vue, intellectuel, culturel ne conduit qu'à un affrontement intercommunautaire d'une stupidité accablante. Il est d'ailleurs révélateur qu'à la fin de l'année les élèves affirment n'avoir rien appris : la discipline qui est au cœur du film, le français, n'est même pas mentionnée et pour cause : le professeur a manqué à tous ses devoirs d'enseignant en considérant qu'il n'avait rien à leur apprendre.

Les interprétations des spectateurs qui célèbrent la « spontanéité » des élèves montrent d'ailleurs que peu d'entre eux ont compris qu'à ce train-là nous allons droit dans le mur ! De quelle spontanéité s'agit-il ? Celle d'énoncer des préjugés et de parler pour ne rien dire : la belle affaire !

Je dis souvent à mes élèves qu'étudier les lettres c'est étudier l'être, et cette perspective me semble plus enrichissante que de reproduire à l'Ecole ce qu'on voit tous les jours dans la rue.

Voir dans un texte de Balzac ou de Stendhal à quel point les apparences qui régissent le monde social ne rendent pas les êtres plus heureux et voir que la richesse intérieure constitue le bien, l'atout le plus précieux, voilà un outil de réflexion qui a sa place dans notre monde consumériste.

Voir un personnage comme Figaro déployer des trésors d'inventivité pour contourner les obstacles liés à un monde dont l'organisation repose sur des préjugés est une véritable leçon de vie. Son énergie est communicative. Au lieu de se lamenter vainement sur cette société d'Ancien régime où pour acquérir une place il faut être noble, le personnage rebondit et met en œuvre toutes ses compétences intellectuelles et son savoir-faire. Les adolescents séduits par sa ténacité et son humour restent fascinés par son aptitude à maîtriser le réel grâce à sa capacité à jouer avec les mots. Voilà qui donne des perspectives nouvelles à des adolescents en quête de sens ou blasés dans notre univers morose.

Pour vaincre les préjugés, encore faut-il accepter d'étudier la pensée de ceux qui ont réfléchi et qui ont laissé un héritage culturel à méditer. Il faut accepter de sortir de soi et de comprendre les événements sans chercher immédiatement à porter un jugement moral comme c'est la grande mode à présent.

En étudiant l'histoire, il ne s'agit pas de dire de prime abord si ce qui est arrivé est bien ou mal mais de considérer les événements et de comprendre comment et pourquoi ce qui s'est passé est arrivé. Il s'agit d'étudier les mécanismes humains, structurels et conjoncturels.

Les événements historiques ne sont pas arrivés par hasard et les mentalités y ont leur part.

Voilà des éléments d'analyse qui permettent de faire évoluer l'humanité. La rancœur, la haine, l'indignation ne sont pas des sentiments constructifs générant des modes d'action intelligents. Le Ku Klux Klan était animé par ces sentiments non dominés : on a vu les lynchages que cela a générés.

C'est une pensée réfléchie, humaniste qui fera avancer le monde : la mission de l'Ecole est de l'enseigner.

La manière la plus honnête de préparer un élève à la vie d'adulte est de le laisser faire un magnifique « détour », celui prôné par notre regrettée Jacqueline de Romilly, celui où règne l'intelligence des grands êtres qui ont façonné notre culture. Je puis assurer, pour en avoir fait l'expérience, que c'est l'enseignement des grands classiques, des grands penseurs que les élèves et surtout ceux que j'ai eus en zone prévention violence apprécient. Ces derniers nous sont reconnaissants de pas les prendre pour des imbéciles et de les avoir aidés à accéder à une pensée qu'ils n'auraient pas eu l'occasion de découvrir ailleurs. Les courriers que je reçois encore en témoignent.

Refuser de céder au chantage d'une différence proclamée, étudier ce qui est intrinsèque à l'être humain, voilà des armes qui préparent à la lutte contre le préjugé : l'autre est d'abord « mon semblable », « mon frère » avant d'être différent. Cette différence ne pourra être acceptée que si je sais que l'Autre me ressemble.

Annick Azerhad